



NAGY Agnès A., 2009, *Qui a peur du cannibale ? Récits d'anthropophages aux frontières de l'humanité*. Turnhout, Brepols Publishers, Bibliothèque de l'École des hautes études – Sciences religieuses n° 140, 302 p., bibliogr., index (Jean-Benoît Deville-Stoetzel)

Le cannibale a toujours été un fantasme terrifiant, mais quelle en est la raison ? Tant dans l'imaginaire que dans les récits de voyage dont la véracité reste parfois à interroger, il hante les esprits, car il est la figure du désordre, du chaos. L'acception de cette pratique est fonction d'une époque, d'un lieu, d'un groupe, et peut ainsi prendre de nombreuses facettes. Au fil des récits, mythiques ou religieux, sociologiques ou politiques, Agnès Nagy démontre dans cet ouvrage que la représentation du cannibalisme prend différentes formes. Fonctionnant sur trois niveaux dans la pensée grecque et romaine, celui de l'auto-définition, de l'auto-amélioration et de l'exclusion, il est malédiction chez les juifs et stigmaté chez les chrétiens. Mais dans tous les cas, il recèle deux types de peur : celle de se faire dévorer et celle de se transformer en cannibale – et contrairement à l'idée répandue, cette dernière est la plus présente dans l'histoire.

Ainsi, la question de la réalité de ce fantasme est centrale dans ce travail. Fut-il un temps où les êtres humains se dévoraient réellement entre eux ? Ou bien le cannibale a-t-il seulement été l'image que certains projetaient sur d'autres pour se sentir plus humains, plus civilisés ? Si la réponse se trouve certainement entre ces deux hypothèses, l'analyse de l'auteure permet de comprendre que la réalité est plus proche de la seconde que de la première. Nagy introduit son livre par une citation d'Aristote qui aurait aussi bien pu clore son propos en le résumant : « L'homme qui ne peut pas vivre en communauté ou qui n'en a nul besoin, parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait point partie de la cité : dès lors, c'est une bête sauvage ou un dieu » (p. 15). En retraçant les œuvres classiques traitant de ce thème, depuis les écrits d'Hésiode jusqu'à la Torah, l'historienne nous offre un point de vue complet sur le cannibalisme. Sans se prétendre exhaustif, ce travail est empreint d'une rigueur impressionnante dans sa volonté d'examiner les innombrables sources ainsi que leurs études scientifiques. De cette manière, nous passons des textes mythiques de l'Antiquité – étudiés en grec ou en latin et traduits à notre intention – aux écrits religieux – une fois de plus dans la langue hébraïque pour la Torah ou latine pour la Bible chrétienne. Au fil de ce travail, les analyses de l'auteure s'appuient sur, et prolongent celles des autres historiens spécialistes en la matière.

Le style d'Agnès Nagy apporte de la fluidité à son travail, l'habile articulation des récits illustrant ses analyses. Nous ne cessons d'être plongés dans les univers mythiques, évoluant à travers le temps, pour nous en extraire armés d'un nouveau point de vue, d'une interprétation originale de ce que représente le cannibalisme. La cohérence de la progression de l'analyse ajoute de la lisibilité à cette étude complexe. Il ne s'agit pas seulement d'une évolution temporelle, même si celle-ci s'avère des plus intéressantes, mais également de la construction progressive de la thèse de l'auteure, renforcée par chacun des exemples choisis. S'appuyant sur les travaux récents touchant au cannibalisme, l'historienne en enrichit les données en croisant ces derniers. De fait, une perspective nouvelle voit le jour, à la lumière de la continuité de

sens que cette figure prend à travers les âges, et des raisons qui poussent les êtres humains à la mobiliser constamment, de manière réelle ou imaginaire. En outre, l'intégration de l'idée selon laquelle le cannibalisme représenterait davantage une étiquette qu'une pratique permet à l'auteur de ramener la figure du cannibale non plus à ce qu'il était ou pourrait être, mais à ce qu'il pourrait devenir, laissant au lecteur le soin de se questionner sur la forme que pourraient prendre les prochains cannibales et ceux qui seraient ainsi catégorisés.

Bien que réalisé par une historienne, ce travail pourrait tout aussi bien être qualifié d'anthropologique, tant son thème d'analyse est propre à cette dernière discipline. Nous avons parfois rencontré le terme d'ethnohistoire, désignant la démarche ethnologique d'analyse, non pas d'observations directes sur le terrain, mais d'œuvres historiques – les différences culturelles à travers le temps plutôt que dans l'espace. Ce travail rejoint cette volonté de proposer une réflexion sur la manière dont les sociétés – et, de fait, les êtres humains – tentent de se définir en cherchant chez l'Autre ce qu'elles ne sont pas. L'ouvrage intéressa par conséquent tout lecteur, historien, anthropologue ou néophyte, intéressé par ces passionnantes questions.

Jean-Benoît Deville-Stoetzel
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada